

À la recherche de Denys Desjardins

par Robert Daudelin

Denys Desjardins n'est jamais là où on le cherche... Le cherche-t-on en Abitibi ([Au pays des colons](#) / 2007), qu'il est chez [La dame aux poupées](#) (1996), à l'Isle-aux-Coudres ; croit-on l'avoir trouvé à St-Henri ([Histoire d'être humain](#) / 2006), qu'il est en Turquie, à la recherche d'un hypothétique père ([Kapadokya](#) / 2013). Récemment, il a trouvé refuge dans un lieu indéterminé, introuvable sur aucune carte, [La Zone](#) (2017), où même un redoutable dépisteur comme Chris Marker, complice du cinéaste en cette mystérieuse affaire, ne saurait retrouver sa trace.

Cinéaste touche-à-tout, explorateur tous terrains, Denys Desjardins semble vouloir tout voir, tout filmer, le présent et le passé, même l'avenir qui n'ose pas dire son nom.

L'homme à la caméra

Projeté en première mondiale lors du Festival du nouveau cinéma d'octobre 2017, [La Zone](#) a surpris plusieurs spectateurs, y compris ceux familiers avec le travail de Desjardins. Pourtant ce film inclassable (qui se réclame explicitement de *La Jetée* par ses personnages et de *Sans soleil* par son écriture : « comment la poésie peut-elle opérer de cette façon-là ? », se demande le cinéaste¹), déroutant par sa liberté même, peut très bien être vu comme l'aboutissement du travail de mise en images amorcé par le cinéaste avec [La dame aux poupées](#) en 1996.

La mémoire interpellée, la voix sollicitée, la lumière magnifiée, ces éléments qu'on retrouve régulièrement dans les films de Desjardins sont tous convoqués, célébrés même dans [La Zone](#). Contrairement à ce qu'on pourrait penser à première vue, le film n'est pas un *ovni* : c'est plutôt le résultat d'un travail de longue haleine, d'une fréquentation intime du cinéma et de l'engagement d'un créateur vis-à-vis son art.

Vu avec un certain recul, dans sa version anglaise ou française (les deux ne sont pas identiques), [La Zone](#) peut également être perçue comme une métaphore du cinéma : un labyrinthe – « un abysse », dirait plutôt le cinéaste, un lieu « où tout n'est qu'apparences et illusions », nous dit la voix-off du film – où l'on se perd volontiers, un lieu indiscernable, mais aussi un lieu de poésie. Le terme d'*œuvre ouverte*, mieux qu'aucun autre, s'applique ici avec une totale pertinence à ce

¹ Les propos de Denys Desjardins sont tous tirés d'un entretien enregistré à son domicile le 28 septembre 2017.

grand voyage dans « l'intemporalité du temps » et qui invite le spectateur à « se perdre dans sa mémoire ». Et du coup ce film un brin déroutant jette une lumière nouvelle sur le travail de Denys Desjardins, notamment sur la place qu'occupe la caméra, l'outil du cinéaste, dans les chemins qu'il explore depuis plus de 20 ans.

La caméra, qu'il s'agisse de l'appareil 16mm des premiers films, ou de la petite caméra numérique avec laquelle le cinéaste a filmé (« documenter la mémoire ») les témoignages d'une centaine de cinéastes québécois entre 2005 et 2010, est un appareil magique : prétendant enregistrer, il change le monde. Et c'était déjà ce que faisait sournoisement la 8mm du père de Desjardins qui, chapeauté d'une ampoule aveuglante, fixait pour la postérité les moindres gestes de la famille. (Ce sont d'ailleurs ces images de films de famille qui constituent la matière première de [La Zone](#), images par fois détournées, voire transcendées par le texte markérien qui les réinvestit d'un sens nouveau, d'un poids insoupçonné).

Denys Desjardins avoue candidement qu'il est venu au cinéma à cause de cette 8mm si souvent présente dans son enfance ; par le faisceau lumineux aussi qui, à partir du projecteur, agrandissait les membres de sa famille sur les murs du salon. Caméra+projecteur=cinéma, comme au temps des frères Lumière. Mémoire des appareils du père-cinéaste amateur, plutôt que des films de la salle paroissiale : cette curieuse entrée en cinéma laissera des traces, au point d'inciter le cinéaste à se faire greffer une caméra dans l'orbite de son oeil perdu ([Mon œil pour une caméra](#) / 2001). Mais qu'on se garde bien de crier au fétichisme ! Denys Desjardins est un vrai professionnel qui a su apprivoiser très tôt caméra, micro et autres bibelots du bord. Tel son ami Boris Lehman, le prolifique cinéaste belge, il fait confiance à la caméra qui toujours trouve quelque chose dans le quotidien («surprendre le réel ») et, quand il consacre un film à Lehman ([Contre le temps et l'effacement, Boris Lehman...](#) / 1997), c'est un peu lui-même qu'il filme, à la manière de Lehman, en laissant la caméra bride sur le cou...

La caméra, est-il vraiment besoin d'ajouter, vient aussi pallier aux insuffisances de la mémoire, la corrigeant, au besoin lui imposant sa mémoire propre qui dévoile les recoins que privilégie l'inconscient. Mais le cinéaste sait composer avec ces pièges et c'est toujours en pleine complicité qu'il approche le réel.

Le retour à la terre

Dans le premier film de Denys Desjardins, [La dame aux poupées](#), qu'on découvre aux Rendez-vous du cinéma québécois de 1996, la vieille dame qui loge 400 poupées (par elle habillées) dans sa petite maison de l'Isle-aux-Coudres, est Annette Tremblay-Boudreault, fille de Marie Tremblay et sœur de Léopold Tremblay, un des personnages principaux de [Pour la suite du monde...](#) de Brault et Perrault. D'entrée de jeu, le cinéaste veut marquer son appartenance : le pays de Pierre Perrault et le cinéma québécois. Qui plus est le film pratique un tournage de proximité qui l'inscrit dans la mouvance du cinéma direct. Vertov (« expérimentateur redoutable »), pour le cinéma ; Perrault, pour le territoire – le cinéaste a affirmé son appartenance ; elle ne se démentira jamais. Au besoin, on pourra en chercher une nouvelle preuve dans [Au pays des colons](#), film de 2007, mais fruit de 7 ans de fréquentation d'Hauris Lalancette (rencontré à l'occasion du tournage d'[Almanach](#), en 1999), fermier d'Abitibi et héros d'un grand cycle de quatre films de Pierre Perrault. Débarquant à Rochebaucourt, Desjardins ne se contente pas de retrouver le héros (le héraut aussi !) de Perrault, il le redéfinit, l'humanise, reprend son discours là où l'écrivain-cinéaste l'avait laissé en 1980 – « un des meilleurs films de Perrault sur l'Abitibi ! », déclare-t-il, à la blague en parlant de son propre film. Ce beau film, souvent émouvant, est le geste d'un cinéaste engagé et en pleine possession de ses outils.

Enfin, l'appartenance pour Denys Desjardins, c'est aussi cette folle entreprise de s'instituer producteur et transformer sa salle de séjour en studio pour y filmer des entretiens avec un nombre imposant d'artisans du cinéma québécois qui, dans bien des cas, avaient rarement eu l'occasion de parler de leur métier. Les deux grandes anthologies, [La vie privée du cinéma](#) (1 et 2) et les déclinaisons qui les prolongent ([De l'Office au box-office](#), [La vie privée d'Onyx Films](#) et [Il était une fois Coopératio](#) et quelques autres plus courts, ou plus circonstanciels), aussi précieuses soient-elles comme éléments pouvant contribuer à une histoire du cinéma québécois, ont les défauts autant que les qualités de documents bruts. Très généreusement Desjardins donne la parole à ses invités, parfois leur propose des pistes, mais jamais ne conteste leur version de l'histoire, même quand, à l'évidence, elle est biaisée et un peu trop à l'avantage de l'interviewé. Un historien devra bien un de ces jours reprendre ces témoignages, les interpréter, y faire un grand ménage. À la défense du cinéaste et de son projet, il faut dire qu'il y avait péril en la demeure : depuis le tournage de ces entretiens, douze des témoins filmés nous ont quittés...

Écriture en direct

Quant au direct, une forme d'écriture qu'il avait expérimentée très tôt (notamment dans le très réussi [Moi 'Robert' Bob](#) de 2003, portrait réjouissant d'un politicien de quartier qu'il réalise avec son ami Stéphane Thibault) et à laquelle Desjardins demeurera toujours fidèle, il en avait très justement exploré plus à fond les possibilités en 2005-2006 dans un film au titre malheureusement boiteux, [Histoire d'être humain](#). Décrivant la vie quotidienne d'une école polyvalente en quartier populaire, le film plonge dans une réalité multiple où famille, école et vie tentent de faire bon ménage. Le cinéaste s'immerge, se met à l'écoute des jeunes étudiants et partage les angoisses et les attentes des professeurs. Film éclaté, sa forme ouverte transmet une image dynamique de l'école, lieu de toutes les questions : le direct à son meilleur !

Le direct, il va sans dire, est au cœur du film proposé par Carol Faucher à Desjardins en 2005, au moment de la production d'un coffret DVD consacré à Michel Brault. [Le direct avant la lettre](#), bien que s'attachant principalement à l'apport de Brault, ne se prive pas des témoignages précieux de Marcel Carrière, Jean-Claude Labrecque, Fernand Dansereau, Roger Blais et quelques autres. Préoccupé de « créer des instruments » (ce sont ses termes), Michel Brault parle éloquemment de « la conquête du grand angle » dans l'optique de redéfinir la relation sujet-caméra avec l'arrivée du son synchronisé. Et ce n'est là qu'un des moments passionnants de ce film en tous points exceptionnel, le plus complet qui existe sur ce moment charnière de l'histoire de notre cinéma. Et la permanence du direct, comme mode privilégié d'aborder le réel, se manifestera à nouveau dans [Penn ar bed](#), petit détour par la Bretagne en 2006, et dans [Retour en Amérique](#), clin d'œil au tourisme écologique de 2008. Il arrive même parfois que la fiction pointe le nez dans ces entreprises, comme c'est le cas dans [Pierre et le sou](#), sorte de docu-fiction que Desjardins coréalise (de nouveau avec Stéphane Thibault) en 2005.

Pour la suite du monde...

Un voyage à travers la filmographie de Denys Desjardins réserve plus d'une surprise. Cinéaste multiple, armé d'une caméra fouineuse, comme le Stalker de [La Zone](#) (clairement échappé de chez Tarkovski), il cherche des pistes susceptibles d'éclairer sa mémoire, de redonner un sens aux images, parfois nouvelles ou nouvellement filmées, parfois anciennes, oubliées, voire perdues. Le cinéma de Denys Desjardins est essentiellement ouvert, accueillant pour quiconque accepte l'invitation de s'y balader. Entre l'Isle-aux-Coudres et la Zone, le chemin est ouvert pour tout explorateur actif. Pour la suite du monde...

Robert Daudelin, octobre 2017